

L'attaque est pour demain

La neige tombait doucement depuis quatre jours. Le ciel restait de plomb et le soleil ne se montrerait pas. Un **sombre dimanche** en perspective.

Le lieutenant Robert regarda sa carte étalée sur la table. Avec sa compagnie, il occupait Bremdorf, un village au nord-est des Ardennes. Il y avait réquisitionné une villa sans charme. La maison d'un notaire. Ce dernier en était parti, la laissant en garde à sa fille Ilda. Une belle jeunette de vingt ans, aux yeux bleus et aux longs cheveux blonds. Typiquement aryenne.

Cet hiver 1945 était très rigoureux. La maison n'était chauffée que par le feu à l'âtre du séjour. Elle était glaciale. Robert, dès le premier jour, avait invité Ilda à partager le repas qu'il prenait avec ses principaux adjoints. Elle, qui ne mangeait presque rien depuis des mois, avait accepté sans trop montrer sa joie.

Le premier soir, il lui avait ordonné de partager son lit. Elle avait refusé avec véhémence. Eût-elle eu un couteau de boucher en main qu'elle le lui aurait enfoncé illico dans le ventre ! Dans son allemand approximatif, Robert lui avait dit : « Votre maison est un igloo. Je ne vous violerai pas. A deux nous aurons plus chaud que chacun dans son lit ! ». Elle avait finalement accepté, les joues toutes rouges. Mais était-ce de honte ? ou le vin du repas était-il responsable de cette érythrose ? Il lui avait pris la main et s'était endormi. Elle, enveloppée dans deux robes de chambre – illusoire protection – avait veillé très tard avant de sombrer à son tour. Deux nuits plus tard, en douceur, et sans qu'elle proteste, elle était devenue sa discrète maîtresse.

Robert s'attarda sur sa carte. Les ordres étaient clairs. Au nord de Bremdorf, à environ 10 kilomètres, 3 villages formaient un arc de cercle : Heimdorf, Inndorf et Schlagdorf. Depuis un mois, les patrouilles lancées par sa compagnie s'en étaient approchées mais sans chercher le combat. Il les savait occupés mais par qui ? avec quels effectifs ?

Le reflux allemand, après la bataille de Bastogne, avait conduit le commandement à ordonner à Robert d'occuper Kreuzchen, un carrefour stratégique situé huit kilomètres au nord de Inndorf. Il lui fallait donc d'abord s'emparer des trois villages.

Robert tournait en rond. Près de la cheminée, Ilda se tenait droite. Pâle, car elle se doutait que demain son amant la quitterait. Elle l'aimait tant. Pourquoi devait-il à nouveau risquer sa vie ? Ne pouvait-il rester là avec elle ?

La porte s'ouvrit brusquement. Le sergent Louis entra, tirant un homme menotté. On aurait dit un vagabond. Il portait un vieux costume, dont la veste entrouverte laissait voir un pull vert troué.

- Qui est-ce ? demanda Robert
- Je ne sais pas, répondit Louis. Nous l'avons intercepté à quelques kilomètres d'ici. J'ai compris qu'il voulait vous parler. Il répétait sans cesse : « Leutnant, leutnant ».

Robert, d'un petit signe de tête, interrogea Ilda, qui lui fit comprendre qu'elle le connaissait. Serait-il l'un des **correspondants anonymes** lui ayant envoyé des informations ? Il s'adressa à l'homme d'un ton rude :

- Que voulez-vous ? qui êtes-vous ?

- J'habite une maison isolée entre Innendorf et Kreuzchen. Vous attaquerez bientôt dans cette direction. Ici, vous avez été un homme juste et vos soldats ont respecté la population.
- Bon, que voulez-vous ?
- Je ne voudrais pas que ma maison, que j'ai mis quinze ans à construire, soit détruite.

Robert le regarda avec pitié.

- La guerre c'est la guerre. Qui me dit que votre maison n'est pas pleine de soldats prêts à nous attaquer ?
- Jamais je n'ai autorisé un soldat allemand à entrer chez moi. J'aime l'Allemagne mais je hais Hitler.
- Donnez- moi des raisons d'épargner votre maison.

L'homme lui montra ses poignets menottés.

- Louis, libère-le et fais-le asseoir. Ilda, s'il-te-plaît, sers-lui du café.

Elle lui apporta un bol de café chaud et un morceau de brioche.

L'homme les regarda tous et, les larmes aux yeux, dégusta ce «cadeau divin ».

Quand il eut fini, Robert, assis en face de lui, le questionna sans ménagement :

- Dites-moi ce que vous savez sur la zone qui nous sépare de Kreuzchen.
- Heimdorf et Schlagdorf ont été évacués avant-hier. Il n'y reste pas un seul soldat.
- Sûr ?
- Oui. La compagnie, qui occupait Innendorf, est partie hier. Elle a laissé dix gardes territoriaux. Ils sont vieux, mal entraînés et n'ont que des fusils.
- Où sont-ils ?
- Ils occupent le rez-de-chaussée de la Mairie. Ils sont prêts à se rendre et ont déjà préparé un drapeau blanc.

Robert resta songeur. Il s'attendait à un combat dur. N'aurait-il *in fine* qu'une promenade de santé à mener à bien ? Il sortit son revolver et le posa sur la table.

- Nous attaquerons demain. Vous allez rester ici, enfermé. Si vous m'avez menti, je fais détruire complètement votre maison et avec mon revolver, je vous flanque une balle dans la tête. Compris ?
- Oui. Je n'ai pas menti.

Quand la section du sergent Louis arriva vers huit heures devant Heimdorf, plusieurs drapeaux blancs apparurent aux fenêtres. L'inspection complète des maisons fut rapide. Des vieux et des vieilles, des femmes, des enfants. Pas d'adultes mâles d'âge mûr. Aux questions de Louis les réponses furent toutes les mêmes : encore soldats ou morts.

Le même scénario se déroula à Schlagdorf.

Innendorf fut encerclé vers onze heures. Robert avait installé un barrage sérieux sur la route menant à Kreuzchen pour contrer une éventuelle attaque. A cinq cents mètres, se dressait une longue maison en briques, apparemment inoccupée. Sans doute celle du supposé « correspondant anonyme ».

Robert avait questionné Ilda sur cet informateur spontané. « Oui je le connais un peu. Il s'appelle Heinrich Müller. C'est un solitaire, veuf depuis longtemps. Il a élevé seul ses quatre fils. Deux sont morts à Stalingrad. Les deux autres sont encore au front. Il cultive des

fleurs qu'il vend sur les marchés. Il fabrique aussi des objets en plâtre pour décorer les jardins. Les gens aiment. Il n'est pas dangereux. Il tient énormément à sa maison ».

Robert fit mettre en batterie ses deux mitrailleuses. Leurs balles déchiquetèrent les vitres du premier étage de la Mairie d'Inndorf. La porte du rez-de-chaussée s'entrebâilla et un drapeau blanc s'agita frénétiquement. Robert ordonna le cessez-le-feu et cria : « Sortez les mains en l'air ». Une dizaine d'hommes apparurent. Uniformes défraîchis, mal rasés, les yeux caves...comment auraient-ils pu résister à un assaut violent ? A l'évidence ils avaient préféré rester en vie. Un camion les emmena vers l'arrière tandis que Robert et ses hommes allèrent sans problème occuper le carrefour de Kreuzchen.

De retour à sa base, Robert adressa un bref compte-rendu à ses supérieurs, en demandant des ordres pour les jours à venir.

Puis il fit venir son prisonnier.

- Asseyez-vous.

Il le regarda droit dans les yeux et, sans sourire, il sortit son revolver qu'il posa sur la table.

- Monsieur, vous m'avez menti !

- ...

- Les gardes territoriaux d'Inndorf n'étaient pas dix mais douze.

Le prisonnier ne savait quoi répondre. Ses yeux étaient ceux d'un homme complètement affolé. Il arriva à murmurer :

- Et ma maison ?

Robert ne répondit pas mais il claquait des doigts. Son cuisinier apporta un verre de vin rouge et une grande assiette de choucroute fumante, qu'il posa devant le prisonnier.

- **Bon appétit**, Monsieur Heinrich Müller.

L'homme se mit à trembler et des larmes coulaient sur ses joues hâves.

Robert regarda vers la cuisine. Adossée au montant de la porte, Ilda pleurait doucement mais ses lèvres lui envoyèrent un long baiser.